

UN CONFLIT MAJEUR ET MYSTÉRIEUX

Les années 264 à 146 avant J.-C., que beaucoup de nos contemporains connaissent mal, ont vu se dérouler un des plus grands drames qu'ait connus l'histoire de l'humanité. Elles correspondent à un épisode que les historiens ont appelé les « guerres puniques ». Remarquons que cette expression n'est pas pleinement satisfaisante : les écrivains de Rome l'ont employée pour désigner les guerres que leur patrie a conduites contre les Phéniciens d'Occident, qu'ils appelaient en latin *Poeni*, mot qui a donné notre adjectif « punique ». Ces derniers ne nous ont, hélas, laissé aucun récit. Nous pouvons cependant supposer que, s'ils l'avaient pu, ils auraient utilisé une autre formulation pour désigner ces événements, par exemple celle de « guerres romaines ¹ ». Nous la conserverons néanmoins, par commodité.

Cette expression de « guerres puniques », donc, sert à désigner un des conflits majeurs qu'a connus l'histoire de l'humanité.

Grand, il le fut d'abord par l'ampleur des forces en présence. Plus que deux cités, Rome et Carthage, il vit s'affronter, surtout entre 264 et 201, deux empires : l'un contrôlait à peu près tout le Maghreb actuel, qui recouvre l'Afrique des anciens, ainsi que les îles de la Méditerranée occidentale, qu'il a perdues par la suite et remplacées par le Sud de la péninsule Ibérique ; et l'autre était

1. Cette expression a été adoptée par quelques modernes qui ont ainsi voulu manifester de quel côté allaient leurs sympathies ; les historiens actuels considèrent qu'ils ne doivent pas « manifester leurs sympathies ».

pour l'essentiel constitué au début par la seule partie péninsulaire de l'Italie. Les opérations militaires et diplomatiques, dirigées depuis Rome et Carthage, s'étendirent, à certains moments, jusqu'à la péninsule Ibérique, au sud de la Gaule et même aux Balkans. Assurément, des Celtes et des Espagnols se sont rangés dans le camp de Carthage ; assurément aussi, des Numides se sont mis au service de Rome. Mais les vraies sources du pouvoir, de la puissance, se trouvaient dans les deux capitales. La victoire acquise, les alliés étaient destinés à se transformer en sujets. Nous dirons, en simplifiant, que ce fut une guerre de l'Afrique contre l'Europe ou, si l'on préfère, de l'Europe contre l'Afrique.

Ce conflit fut également grand par sa durée. Les hostilités, commencées en 264, ne se sont achevées qu'en 146. Il est vrai qu'à partir de 201 l'affaire était entendue, un des deux adversaires étant tombé à la merci de l'autre. Sans doute y eut-il des trêves : les plus longues se sont étendues de 241 à 218 et de 201 à 148 ; la France et l'Angleterre, dans le conflit qui les opposa à la fin du Moyen Âge, connurent des interruptions analogues. Pour en revenir aux opérations qui ont opposé Rome et Carthage, on peut reprendre à leur propos la même appellation : ce fut, bien avant celle qui a bouleversé l'Europe, la première guerre de Cent Ans.

Ce conflit fut grand, enfin, par les moyens mis en œuvre et par les objectifs visés. Les adversaires se battirent sur terre et sur mer, s'affrontèrent en batailles rangées et organisèrent des sièges. Les autorités constatèrent vite que les soldats ne pouvaient pas tout faire à eux seuls : ils s'appuyaient sur les civils, ils demandaient à être soutenus matériellement et moralement. Les belligérants mobilisèrent toutes les énergies, toutes les forces disponibles. Ils utilisèrent des moyens considérables et divers dans un but unique, au moins à la fin : détruire l'adversaire. Ce fut une guerre totale.

Pour bien comprendre le récit de cette guerre totale, engageons-nous sur le chemin de l'histoire militaire ; ce domaine de la recherche a reconquis toute sa dignité ¹, et il est l'objectif visé par ce

1. Pour s'en tenir à la France, on peut citer Ph. Contamine pour le Moyen Âge, A. Corvisier et J. Chagniot pour les temps modernes, P. Renouvin, G. Pedroncini et A. Martel pour l'époque contemporaine. Pour l'Antiquité, on mentionnera Y. Garlan, J. Harmand, P. Le Roux, et nos propres travaux.

livre et par la collection qui l'accueille. Il conviendra donc d'abord de répondre, autant que les sources le permettent, aux questions que se posait, avant l'action, tout général compétent ; ces interrogations, purement techniques, peuvent être regroupées sous six rubriques.

1. Les hommes : quels effectifs ? Quelle répartition entre les armes (cavalerie lourde et légère ; infanterie lourde et légère ; artillerie ; marine) ? Quelle valeur, quelle efficacité ? Cette dernière dépendait de plusieurs facteurs : proportion d'anciens et de recrues ; niveau d'entraînement ; moral ¹, ce dernier lié surtout au ravitaillement et, ce qui peut nous surprendre, à la religion, d'une importance fondamentale pour les mentalités de l'Antiquité. Un bon général ne devait pas oublier que les soldats se battaient pour la victoire, que leur raison d'être était de tuer, si possible sans être tués. De quel armement disposaient-ils (individuel et collectif ; dans ce dernier cas, il s'agit des pièces d'artillerie et des navires) ? Que valait l'encadrement ?

2. La tactique : comment organiser l'ordre de marche, où et comment disposer le camp de marche ? Par où passer ? Quel dispositif de bataille adopter ? Comment organiser un siège, ou se défendre si on est assiégé ?

3. La stratégie : quel était le but lointain, l'objectif final du conflit ? Il n'est cependant pas assuré que les anciens ont eu une conception de la stratégie analogue à celle qui fleurit dans les états-majors de ce XX^e siècle finissant. Leur doctrine se précisera au fur et à mesure de la progression de notre enquête.

4. L'ennemi : un bon général s'efforçait de connaître les ennemis à vaincre aussi bien qu'il connaissait ses hommes ; il se posait les mêmes questions au sujet des uns et des autres.

5. Le terrain : il devait être choisi avec soin, en fonction des troupes disponibles, de l'ennemi, et de la tactique projetée.

6. L'arrière : quels rapports le général et son armée entretenaient-ils avec les civils pour lesquels ils se battaient ?

1. V. D. Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre*, trad. A. Billault, 1990 (Paris), accorde une grande importance au courage individuel, trop grande à notre avis. Il n'est qu'un élément parmi d'autres. Les manifestations physiologiques de la peur, que cet auteur décrit avec précision, relèvent souvent, nous semble-t-il, de la raillerie, de la plaisanterie.

Il ne faut surtout pas l'oublier, les spécialistes de l'histoire militaire, à l'heure actuelle, ont élaboré une nouvelle conception de la guerre antique ; ils la relient à l'étude de la vie politique, économique, sociale, culturelle, et même religieuse, car tout a compté. Cette complexité, contrairement à ce qui a été parfois écrit, n'a d'ailleurs pas tout à fait échappé aux anciens, par exemple à Polybe. C'est ce que l'on appelle parfois faire de « l'histoire globale » ou « totale ». C'est ce que nous essaierons de faire.

Une enquête sur les guerres puniques amène à relever un étonnant paradoxe. Par tradition, les auteurs considèrent ceux qu'il est convenu d'appeler les « Carthaginois » comme de riches navigateurs, qui ont donc fondé un empire maritime¹, et les « Romains » comme des paysans pauvres qui, malgré la médiocrité de leurs moyens financiers, ont su créer un immense empire terrestre². Ainsi, on pourrait penser que les uns et les autres n'auraient jamais pu ni dû se rencontrer : non seulement ils ne recherchaient pas les mêmes biens, mais ils ne les recherchaient pas dans le même espace. Or ils se sont rencontrés. Et le plus surprenant, c'est que les succès militaires se sont produits là où personne ne les attendait. Rome a remporté sur mer des victoires éclatantes, notamment au large de Myles et dans les îles Égates. C'est même cette dernière bataille qui lui a permis de contraindre son adversaire à traiter. Quant aux armées de Carthage, c'est sur terre qu'elles ont acquis leur plus grande gloire : Hannibal à Cannes a déployé autant de génie, si on peut parler de génie à propos de tactique, que Napoléon à Austerlitz. Comment expliquer cette étonnante situation ? Cette inattendue inversion des valeurs ?

Répondre à cette question serait résoudre une première difficulté. Nous en rencontrerons d'autres. Il faut se rappeler tout d'abord que l'histoire de Rome et celle de Carthage ont souvent

1. C'est ce qui ressort, par exemple, des titres de plusieurs ouvrages : F. Decret, *Carthage ou l'empire de la mer*, 1977 (Paris), E. Acquaro, *Cartagine : un impero sul Mediterraneo*, 1978 (Rome), et Cl. Baurain et C. Bonnet, *Les Phéniciens, marins des trois continents*, 1992 (Paris).

2. Là-dessus, on verra en dernier lieu A. Giardina, *L'Homme romain*, trad. fr., 1992 (Paris).

été traitées séparément ; or il s'agit ici de les confronter, de mener une enquête parallèle. L'historien devrait être spécialiste à la fois de Rome et de Carthage. Et, en outre, puisque ce conflit a duré de 264 à 146, soit plus d'un siècle, il doit tenir compte d'une évolution, fondamentale et difficile à saisir, souvent parce que les anciens et les modernes l'ont négligée.

Il faut bien reconnaître, à ce propos, que beaucoup d'auteurs ont mis tout leur talent à compliquer notre tâche, plongeant les guerres puniques dans une atmosphère de mystère¹. Qu'on en juge.

En premier lieu, et nous devons le déplorer, nous ne possédons que peu ou pas de textes contemporains des événements, ceux que les spécialistes appellent des « sources primaires » ; et, dans ce que nous trouvons, force est de constater que règne la partialité : les Latins sont favorables à Rome, ce qui, après tout, est bien normal, mais les Grecs aussi, quoi qu'on en ait dit, et aucun texte punique ne nous est parvenu. Pour ces derniers, la recherche doit se contenter des « sources secondaires », écrits de seconde main, qui ne valent pas les autres, les travaux plus anciens.

Pour bien faire la part des choses, quand on lit Polybe, Tite-Live et les autres auteurs de ce temps-là, il faut comprendre ce que signifient leurs accusations. Ainsi en est-il de la perfidie et de la cruauté, deux thèmes qui reviennent souvent dans leurs écrits. Quand un général romain, Scipion par exemple, remportait une victoire à l'aide d'un stratagème, il était loué pour son intelligence ; il est d'ailleurs probable que le vainqueur s'était lui-même le premier complimenté pour son habileté. Quand le même homme était vaincu à cause d'un stratagème de l'ennemi, il déclarait que l'autre était malhonnête, perfide : « Il a triché. » Cet autre sentiment était devenu particulièrement vif à Rome à la fin du II^e siècle. G. Brizzi² a bien expliqué cette évolution : la

1. Pour l'ensemble des sources, voir « Sources et bibliographie », à la fin de cet ouvrage.

2. G. Brizzi, *I Sistemi informativi dei Romani*, 1982 (Wiesbaden), p. 6-37, *Annibale*, 1984 (Spolète), p. 18-23, « La "cavalleria" dei Romani », *L'Immagine riflessa*, XII, 1989, p. 323-324, et *Carcopino, Cartagine e Annibale*, 1989 (Sassari), p. 15-16, notamment mais pas exclusivement.

fides, qui est loyauté, une vertu liée à la plus antique tradition romaine, était précisément le refus du stratagème, à l'opposé employé systématiquement par Hannibal, qui l'avait appris de ses maîtres grecs.

Autre accusation : la cruauté. Rappelons d'abord que la guerre, même pour celui qui l'emporte, fait toujours couler du sang et des larmes. Elle était accompagnée par les cavaliers de l'Apocalypse, la mort, la famine et la peste. Nous y ajouterions volontiers les blessures, la captivité, la réduction en esclavage, et d'autres maux. N'importe quel auteur de l'Antiquité considérait, quand un conflit était engagé, que tout acte belliqueux, de la part de l'ennemi, manifestait de la cruauté ; le même geste, accompli par les siens, trouvera au contraire des excuses dans la nécessité ou dans l'exercice d'une juste vengeance : « Je ne pouvais pas faire autrement », « C'est bien fait. Ce sont eux qui ont commencé. »

Et ce n'est pas tout car, en deuxième lieu, les modernes, eux aussi, ont souvent pris parti, non seulement les uns contre les autres, ce qui est légitime, mais aussi dans le conflit entre Rome et Carthage, ce qui est plus surprenant. Une longue tradition d'études classiques avait jadis valu plus de sympathie à Rome. Depuis quelques décennies, les idéologies à la mode ont fait pencher la balance plutôt du côté des vaincus. On peut encore le voir aujourd'hui à la façon dont certains historiens abordent parfois les problèmes. Ainsi, les spécialistes de l'Antiquité ont subi l'influence de leurs collègues qui travaillent sur l'époque contemporaine. Ces derniers, à la suite des conflits de 1914-1918 et de 1939-1945, se sont interrogés, se demandant sur qui pesait la responsabilité du déclenchement des hostilités, la « Krieg-schuldfrage », ce qui est tout à fait fondé¹. Puis les antiquisants ont appliqué cette problématique aux guerres puniques. Il est vrai que les Grecs et les Romains, les premiers, s'étaient posé cette question. Le résultat de toutes ces réflexions, peut-être dis-

1. Ce souci a paru assez important pour justifier la publication récente de deux manuels rédigés à l'intention des étudiants débutants : D. Lejeune, *Les Causes de la Première Guerre mondiale*, 1992 (Paris), et Y. Durand, *Les Causes de la Deuxième Guerre mondiale*, 1992 (Paris).

cutable – nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser – est qu'actuellement les soupçons pèsent davantage sur Rome.

De nombreux exemples illustreraient cette orientation très partisane de la recherche ; plusieurs cas se rencontreront dans les pages qui suivent. Il en est un qui fera peut-être sourire le lecteur, et qui illustre un certain état d'esprit actuel. Quand Jean-Paul Brisson, farouche défenseur de la cause punique et indo-européen ¹ peut-être masochiste, décrit un des deux camps en cause, c'est l'appellation de « hordes indo-européennes ² » qui se présente spontanément sous sa plume ; il semble oublier que le mot « horde », qui implique une notion de malfaisance (c'est le Petit Larousse qui le dit), est un terme péjoratif. Est-il besoin de rappeler qu'il n'appartient pas aux modernes, aux historiens, de porter des jugements de valeur sur les anciens ?

Les chercheurs actuels, qui s'efforcent donc de prendre en compte tous les aspects d'une situation, de faire de « l'histoire globale », visent également à l'objectivité, à la neutralité ³. Ils se gardent de prendre parti, d'exprimer des sympathies pour les vainqueurs ou pour les vaincus, pour les « Romains » ou pour les « Carthaginois », qui n'en ont d'ailleurs nul besoin. Ils relisent les textes anciens, essaient de le faire sans passion, en tentant seulement de démêler l'écheveau du vrai et du faux. Mais, une fois qu'ils ont établi les faits, après critique des sources, ils doivent discuter les interprétations de leurs contemporains, et rejeter celles qui leur paraissent manifestement fausses ; c'est ainsi qu'avance la science.

Cependant, une description, même si elle est faite avec froideur et objectivité, entraîne inévitablement des constatations qui ressemblent à des jugements de valeur : si elle établit que l'une des puissances étudiées a rassemblé des forces importantes sans que l'autre en ait fait autant, l'historien pourra soupçonner que

1. La notion d'Indo-Européen relève du domaine de la linguistique. On appelle ainsi un ensemble de peuples parlant des langues appartenant à une même famille, qui comprend, pour l'essentiel, les branches celtique, grecque, italique, arménienne, slave, le sanscrit et le vieux perse.

2. J.-P. Brisson, *Carthage ou Rome ?* 1973 (Paris), p. 14.

3. L'auteur de cet ouvrage tient à préciser que, historien formé aux études classiques, au latin et grec, il est né à Carthage.